

CONCLUSION DE LA TABLE RONDE

Monseigneur Patrick Valdrini

Eh bien, nous allons donner la parole pour quelques instants au P. Meynet, pour lui demander comment il réagit à tout ce qu'il a entendu.

Roland Meynet

Non, je ne réagirai pas : je suis tellement confus, que... Et puis, j'ai l'esprit d'escalier et il me faut beaucoup de temps pour réagir ; et Dieu sait que j'aurai beaucoup de choses à digérer après tout ce que j'ai entendu ce soir.

Je n'ai en réalité qu'un mot à dire, et c'est : Merci ! Merci à vous qui êtes venus. J'ai craint qu'il n'y ait personne, mais je vois que j'ai des amis et que la rhétorique biblique en a aussi.

– Je remercie, bien évidemment Monsieur l'Ambassadeur et Monseigneur Valdrini qui ont eu l'idée de cette soirée ; sans eux, elle n'aurait jamais eu lieu.

– Quant à ceux qui sont intervenus, je ne saurais jamais assez les remercier : leurs paroles me sont un très grand encouragement pour la poursuite de mon travail.

– Ma profonde gratitude va, bien sûr, à Michel Serres, qui a pris l'initiative de me faire attribuer ce grand prix de philosophie.

– Je veux remercier tout spécialement ceux qui ont été pour moi, dans des moments pas toujours faciles, des soutiens décisifs, qui m'ont permis de tenir malgré tout. Plusieurs d'entre eux, hélas, ne sont plus : avant tout notre maître, le Père Beauchamp, qui a accompagné mon travail sur Luc pendant plus de quinze ans ; Paul Beauchamp, mais aussi Pietro Bovati, Peter-Hans Kolvenbach depuis nos lointaines années communes à Beyrouth, et enfin mon instructeur du troisième an, le P. Pierre Gouet. Sans leur amitié, leur estime et leurs encouragements, m'aurait probablement fait défaut la ténacité que nécessite toute recherche fondamentale.

– Je tiens à faire une mention toute spéciale d'une personne à laquelle je dois en grande partie ma vocation d'exégète. Je veux parler de Georges Mounin, professeur de linguistique à l'Université de Provence, qui fut mon directeur de thèse et qui a bien voulu m'honorer de son amitié. C'est lui qui en 1976 m'a suggéré d'abandonner le sujet de linguistique arabe sur laquelle je travaillais depuis deux ans pour ma thèse de troisième cycle – et qui était pourtant fort intéressant –, pour me consacrer à l'évangile de Luc. Sur sa demande, en effet, je lui avais communiqué le mémoire de théologie que j'avais rédigé quelques années auparavant sous la direction de Beauchamp sur saint Luc et cela l'avait passionné. Or Mounin était agnostique, membre actif du Parti communiste français. Et c'est à lui que je dois d'être ici ce soir avec vous pour nous entretenir de la Bible et de sa rhétorique ! Comme quoi, les voies du Seigneur sont décidément impénétrables.

Pour conclure, je m'abandonnerai à une confidence, une confidence qui concerne notre cher Cardinal Vanhoye. Ce sera pour lui une révélation, car il est resté jusqu'à ce

soir à l'insu de ce que je vais raconter. Lorsque je m'apprêtais à défendre ma thèse d'État, toujours sur saint Luc, mon patron m'avait dit que, outre trois professeurs de l'Université de Provence, il était possible et même souhaitable d'inviter deux autres professeurs extérieurs. Beauchamp, qui avait déjà fait partie de mon jury de troisième cycle, devait à coup sûr être invité, puisqu'il suivait mon travail depuis ses débuts. Pour le second professeur extérieur, j'avais pensé à mon ami et condisciple Pietro Bovati et je le lui proposai. Il me répondit qu'il en serait très honoré et surtout très heureux, mais qu'il convenait de demander d'abord au Père Vanhoye, professeur chevronné, reconnu pour sa compétence dans le domaine des études de structures littéraires. Bovati ajouta que, probablement, le Père Vanhoye se verrait contraint de décliner l'invitation, étant donné les lourdes charges qui étaient les siennes ; en effet, outre celle de professeur, il était alors Recteur de l'Institut Biblique. Je demandai donc un rendez-vous au Père Recteur et lui exposai ma requête. À ma plus grande surprise, il accepta aussitôt, et sans la moindre hésitation. Je lui exprimai alors à la fois mon étonnement et ma gratitude, et il me répondit ceci – et je ne suis pas près d'oublier ce qui pour moi demeure une grande leçon et surtout un modèle – il me répondit, le plus naturellement du monde : « Mais non, ne me remerciez pas ; il n'y a pas de quoi. C'est un service à rendre ». Ces derniers mots, « C'est un service à rendre » résument bien ce qu'a toujours été le Père Vanhoye. Je n'ai rien à ajouter.

© *Studia Rhetorica Biblica et Semitica*

[21.05.2007]